

**JACQUES - HENRI BAUCHY**

# HISTOIRE DE LA FORÊT D'ORLÉANS

## ***La Forêt des Libertés***

*De Pithiviers à Montargis  
d'Orléans à Gien...*



DOSSIERS DE L'HISTOIRE

## 1940 - 1944 LES MAQUIS DE LA FORÊT

### AVERTISSEMENT

A titre d'avertissement aux lecteurs, pour bien situer toute l'importance de la dernière guerre, et plus particulièrement de la Résistance dans la forêt d'Orléans, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de rapporter ici une page de l'ouvrage magistral tout récemment publié par Monsieur Louis Badré, déjà cité sous le titre de *Histoire de la Forêt Française*.

« Le désastre de 1940 va mettre la forêt au premier plan des préoccupations des autorités et de la population. Il n'y a plus de charbon pour se chauffer, plus d'essence pour circuler, plus de travail dans les usines arrêtées faute de matières premières et, très vite, les autorités d'occupation réquisitionnent les jeunes pour le Service du Travail Obligatoire. Dès l'automne 1940, il faut, grâce à la forêt : fournir du bois de chauffage et du bois de boulange à une population qui a froid et qui a faim ; organiser des chantiers de carbonisation et de conditionnement de bois de gazogène, pour assurer le minimum de transports nécessaires à la vie quotidienne des Français ; ouvrir partout en forêt des chantiers pour éviter le départ des jeunes en Allemagne et pour façonner le bois nécessaire à ces besoins nouveaux et urgents. Durant les quatre années d'Occupation, la forêt française se réveille ! Les hameaux forestiers qu'animaient autrefois les bûcherons au milieu des clairières, les grands massifs domaniaux de Tronçais, d'Orléans, de Chaux, assoupis depuis plus d'un siècle, sont à nouveau tout frémissants d'une vie joyeuse et grave à la fois, celle des milliers de jeunes travailleurs forestiers improvisés, inexpérimentés mais pleins de bonne volonté et d'ardeur patriotique.

*« Négligée et un peu méprisée, la forêt est tout à coup sollicitée de tous côtés : les vieux taillis, invendus et restés sur pied faute de débouchés, s'exploitent ; des chantiers de carbonisation s'installent un peu partout ; la vie renaît, vibrante de toute une jeunesse venue se soustraire au départ en Allemagne. Grâce à la forêt française rajeunie, les boulangers peuvent cuire du pain, des milliers de véhicules à gazogène (gazo : bois, ou charbon de bois) sillonnent les routes et permettent à tous de circuler. Quand au chauffage, s'il est à peu près assuré dans les campagnes, dans les bourgs et dans les petites villes, il faut bien reconnaître que pour Paris et les grandes villes il n'était pas possible d'acheminer le million de stères ou davantage qui aurait été nécessaire, et les pauvres citadins ont été condamnés à avoir très froid durant quatre hivers. S'il n'y avait eu qu'à satisfaire les besoins de la population civile, la forêt et l'administration forestière auraient bien volontiers consenti tous les sacrifices nécessaires et auraient supporté aisément toutes les coupes indispensables. Mais, s'ajoutant à ces besoins imprévus et exceptionnels, les exigences des troupes d'occupation se firent de plus en plus insupportables, au sens littéral du terme, pour faire face aux travaux allemands, et notamment à l'édification du Mur de l'Atlantique : 10 millions de mètres cubes pour chaque année devaient être réquisitionnés (qui ne le seront pas, grâce à l'action des forestiers). Cet esprit de résistance de ces forestiers est commémoré (comme celui des groupes de combattants qui les ont aidés à survivre dans les forêts) par de multiples monuments dans toutes les régions boisées de France, aux carrefours ou dans les clairières.*

***Il nous a paru indispensable, à titre d'avertissement préalable, de situer ainsi toute l'importance des maquis de la forêt dans l'histoire générale de cette forêt, de même que le phénomène a concerné la majorité des autres forêts de France.***



Les chantiers de jeunesse fonctionnant au cœur des massifs forestiers servirent naturellement de cadre à la fusion indispensable entre réfractaires locaux et parachutés alliés, puis à une organisation militaire. Bon nombre de cultivateurs des bourgs riverains, habitant sur le rain de la forêt, y apportèrent une aide active. Monsieur Roger Berthelot, de Sury-aux-Bois, m'a raconté comment les voisins, peu ou prou, s'interrogeaient en voyant, dans ses champs, des traces de roues d'avions... Il arrivait aussi que des *containers* largués de nuit et qu'on n'avait pas pu récupérer à cause de la hauteur des récoltes en cours, cassassent des instruments aratoires...

Les maquis, au début, s'improvisèrent dans la flamme de la fièvre. Ils naissaient d'un refus, d'un rejet. Un ancien maquisard me disait récemment : « *Ce qu'on ne voulait pas, nous, c'était vivre à genoux.* » Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, de trouver, dans les débuts, ici ou là, maints « groupuscules » informels. L'abbé Guillaume signale, par exemple, qu'à Boigny, Pierre Béraud commande 30 hommes, et à Trainou, Pierrot : 15 hommes (...), puis renaissent à Saint-Lyé le groupe Lacroix, dit « Bernard » des Eaux-et-Forêts, avec 15 hommes » (ibid - 147).

Peu à peu, cependant, grâce essentiellement, aux quatre chefs nommés plus haut : Charié, Mercier, Thomas, Giry, la réaction s'organise, en dépit d'inévitables divergences d'opinions. L'union sacrée se fait enfin quand l'unité de commandement se réalise, une quinzaine de jours avant les tragiques événements de Chicamour et de Lorris. (Guillaume, 159-160) :

*« Soucieuses de faciliter l'unité de commandement, les autorités britanniques du War-Office ont toujours donné à leurs représentants la consigne de travailler avec le délégué militaire départemental, qui était pour le Loiret Monsieur Mercier, et sous les ordres du délégué militaire régional, le colonel O'Neill, connu sous le pseudonyme de « Formule » et de « Marc ». Le conflit du colonel Valin avec le capitaine Matron, puis avec le colonel Dufour, dans le Loir-et-Cher, inquiéta Londres, qui redoutait les divisions au sein de la résistance française (...) En réalité, au cours d'une réunion dramatique dans les bois entre Fay-aux-Loges et Châteauneuf-sur-Loire, en présence du préfet du Loir-et-Cher qui soutenait le colonel Valin, le colonel O'Neill avait arbitré le conflit et nommé Valin chef départemental du Loir-et-Cher au nord de la Loire et Dufour chef des F.F.I. de toute la Sologne, solution qui fut confirmée par le colonel « Jarry » (alias Rondenay), délégué militaire pour la Zone Nord. Ainsi le colonel O'Neill affirmait son autorité sur les F.F.I. des deux départements, et Londres se rangeait délibérément derrière le chef désigné par les autorités françaises. »*

Telle est l'opinion de l'historien spécialisé, correspondant de la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération au ministère de l'Éducation Nationale (ed. -1948-). Mais, au regard de cet avis, je pense qu'il n'est pas sans intérêt de connaître aussi celui du « maquisard de base ». Voici les mêmes événements vus « au ras des pâquerettes » (*Journal du maquis de Lorraine* - p. 56). C'est, en quelque sorte, le point de vue de Fabrice del Dongo sur la bataille de Waterloo :

*« Dès le début du mois d'août, le P.C. de « Belle Sauve » (colonel Marc O'Neill) connut une activité très intense. Les troupes alliées progressaient très rapidement dans notre région. Il fallait donc coordonner les efforts de tous les F.F.I. de P.2 Les allées et venues des agents de liaison, des chefs départementaux des responsables des organisations de résistance... attireraient sans aucun doute l'éveil de l'ennemi, bien que toutes les entrevues aient lieu dans les bois environnants. Ce P.C. était pour nous des plus précieux, car c'est de lui que nous recevions les directives qui nous permettaient de faire un travail à la fois actif et utile. Au lieu habituel des rendez-vous (petit chemin de terre perpendiculaire à la route Gué Girault-Châteauneuf), nous eûmes l'occasion de faire des rencontres bien imprévues. Telle, par exemple, cet après-midi d'août où nous vîmes trois tractions de la gendarmerie française arrêtées sur la route forestière menant au P.C. La première réaction est de s'éloigner aussi rapidement que possible. La deuxième est de savoir ce qui se passe. Une marche d'approche à travers bois nous permet d'arriver à quelques mètres de la minuscule clairière qui abrite les rendez-vous clandestins, pour voir le colonel Marc et son adjoint, le commandant d'Aboville, en pleine conversation avec deux ou trois officiers supérieurs de la gendarmerie. Un après-midi, nous vîmes arriver dans cette même clairière deux officiers anglais en tenue, dont le colonel X..., commandant les groupes des parachutistes. »*

A partir du 12 août le « groupe du P.C. fut renforcé par les volontaires venus de Vitry-aux-Loges et par une section de G.M.R. d'Orléans (section Dufour). (Ibid. G.M.R. = Garde Mobile de Réserve). Bref, en cette mi-août 1944, chacun sent, à la base comme au sommet, les événements se précipiter. Nul ne peut prévoir combien, hélas, ils seront tragiques.

C'était un auxiliaire précieux pour un chef. En un temps où la discipline était difficile à imposer, il l'acceptait sans réserve et en donnait l'exemple. Respectueux envers ses supérieurs, dont il ne discutait jamais les ordres, il obtenait de ses hommes tout ce qu'il leur demandait, car il avait le don inné du commandement et il était en outre toujours humain et fraternel. Très brave, il ne s'affolait jamais, ni ne se laissait emporter inconsidérément, mais il conservait aux heures graves sa lucidité et son sang froid.

*Dans son bel ouvrage : Au temps de l'héroïsme et de la trahison, l'abbé Paul Guillaume brosse un portrait fort émouvant de Claude Lerude, jeune résistant Orléanais qui passa du scoutisme au maquis. En revanche, il ne nomme même pas Jean-Henri Cordier dont, fort probablement, il ignore le rôle analogue en forêt des Loges. C'est dommage. Cordier offre en effet, dans cette région, une image aussi pure, aussi rayonnante que celle de Claude Lerude à Orléans.*

## DRAMATIQUE ENTREVUE

### LE HÉROS ET LE TRAITRE EN FORÊT D'ORLÉANS

Madame O'Neill, veuve du Colonel O'Neill, qui commanda tous les maquis de la région P.2, c'est-à-dire les départements du Loiret, d'Eure-et-Loir et du Loir-et-Cher, m'a reçu très aimablement à différentes reprises dans son charmant « cottage » de Fleury-les-Aubrais, à quelques pas de la gare. Mais l'auteur qui l'a le mieux présentée, est incontestablement Gilles Perrault, dans *La Longue Traque* - Editions Lattès 1975 - et à qui je laisse la parole :

*— Vous entrez dans cette maisonnette des Aubrais, près d'Orléans, dont la locataire est venue gentiment vous attendre à la gare. Il y a un chien que vous ne verrez pas mais dont l'importance est attestée par de multiples petits matelas répartis à travers le salon et réservés à son usage. L'animal serait moribond ; sa maîtresse vous en parle avec les larmes dans les yeux. Tout est cosy, douillet, feutré. La dame, blanche et rose, ressemble aux personnages d'Agatha Christie ; le dessinateur Bellus pourrait l'avoir prise pour modèle. On suppose qu'elle collectionne les recettes de confitures et tricote des écharpes compliquées. Elle parle d'une voix paisible et vous murmure sur le ton de la confidence : — Je n'aimais pas la Sten. Avec sa détente trop douce, c'était vraiment une arme dangereuse. Je lui préférerais de beaucoup la petite carabine américaine Thompson. »*

Telle est Marèse O'Neill, veuve de Marc.

— *Marc était beau, écrit Maurice Clavel ; si droit qu'il n'avait ni souplesse ni raideur, mais quelque chose au-delà ; un arbre mince, une lame, avec les reflets d'une lame qui semblent des éclairs dans une buée : ses yeux celtes.* » Perrault évoque ainsi la carrière de Marc O'Neill (dans la résistance : le colonel Marc : « *On dit qu'il descendait des rois d'Irlande. La famille, selon la tradition orale, serait venue en France avec le régiment du Royal Irlandais, au temps de Fontenoy. Elle avait été une pépinière de marins jusqu'au père de Marc, dont la fantaisie fut d'être général et qui mourut gazé à l'hypérite. Marc lui-même voulait renouer l'alliance familiale avec la mer. Il prépara l'École navale et je ne retrouve plus sur mes notes la raison de son renoncement. Un nom m'a distrait : André Grandclément avait été son condisciple.*

C'est donc Saint-Cyr, puis Saumur. Il y eut cette année-là un concours hippique international d'élégance pour cavalières, sous la présidence du général commandant l'école de Saumur. Une jeune anglaise se présenta, qui ne parlait pas un mot de français, mais dont la grâce fut sans rivale. Elle reçut les flots des mains galantes du général et se lança au galop pour son tour d'honneur. Marc O'Neill jeta alors sa perruque dans la tribune d'honneur et troussa la longue robe dont il s'était affublé en hurlant « A boire ! A boire ! » Ses quarante jours d'arrêts furent les plus gais de l'histoire de Saumur.

Un mariage et deux enfants. La « drôle de guerre » dans le régiment de Louis Rouzée, puis une mutation au 7ème cuirassiers. Il est de la contre-offensive de Montcornet, sous les ordres de De Gaulle. Au retour d'une liaison, il a sa moto détruite par un obus. Il continue à pied et aperçoit de Gaulle sur un piton. « Imagine, dira-t-il à Clavel, imagine un piton et encore de Gaulle par là-dessus : le dieu des batailles ! Tout valsait : chars, stukas, artillerie. De Gaulle observait à la jumelle, une cigarette au coin des lèvres. Je rampe de trou en trou en me disant : « Mais où est son état-major ? » A vingt mètres, je découvre l'état-major : une vingtaine de types aplatis dans un fossé. Et de Gaulle qui se retourne en leur lançant de sa voix de gouaille inimitable : « Alors, cette guerre, on la fait ou on ne la fait pas ? » Marèse O'Neill confirme l'anecdote, mais assure que l'état-major, quoique tremblant, était « comme il se doit » groupé autour de de Gaulle : « Personne n'aurait osé se mettre à l'abri. »

Une blessure sur la Somme et quelques citations, puis l'armistice. O'Neill est envoyé au Maroc avec la consigne officieuse de camoufler le matériel de guerre recherché par les commissions allemandes. Marèse, ancienne speakerine, est à Meknès avec son mari, officier d'active, lorsque Marc débarque avec sa femme et ses deux enfants. Le mari lui dit : « J'ai rencontré un type formidable. Il s'appelle O'Neill. Elle ne résiste pas aux yeux couleur de ciel irlandais. L'amour fou. Marèse a vécu aux Etats-Unis une jeunesse opulente : « On voisinaït avec les Kennedy. » Son aventure : la descente d'une rivière du

Maine en canoë avec une autre fille et un guide de l'ascendance franco-indienne qui leur apprend, entre autres choses, à marcher sans bruit : « Au maquis, ça m'a bien servi. » Les deux amants regagnent la France. Marc connaît à Vichy le ministre François Lehideux. Celui-ci leur fait obtenir les *ausweis* nécessaires au franchissement de la ligne de démarcation. Le général Blanchard, qui dirige à Paris le service du matériel, demande à O'Neill de constituer avec lui son travail de camouflage. Marc accepte, mais doit disparaître après l'invasion de la zone libre : les Allemands sont sur ses traces. Il a repris contact avec Louis Rouzée, qui le fait entrer au mouvement de résistance O.C.M. Touny, très séduit par sa personnalité, lui confiera le commandement de la région parisienne lorsque Rouzée, soupçonné, devra se mettre au vert. Le « jourjisme », cependant, s'accorde mal avec son tempérament. O'Neill retrouve André Grandclément, et, selon certains témoignages, son influence aurait même déterminé Grandclément à rallier l'O.C.M. Mais lequel des deux trouva le contact avec les hommes du S.O.E. ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que les deux anciens de Navale vont désormais travailler avec cet organisme, dont l'activisme les séduits et qui dispose surtout des moyens indispensables au combat : armes et explosifs, Marc obtient quelques parachutages dans l'Oise et le Loiret. L'un de ses meilleurs adjoints est l'étudiant Charles Verny, vétéran à vingt ans de l'action clandestine, dont le père, officier de marine, a servi sous les ordres d'un O'Neill. Marc fascine Verny. « *Un jour, raconte ce dernier, on marchait tous les deux dans je ne sais quelle rue de Paris. Au bout d'un moment, je dis à Marc : J'ai l'impression qu'on est filés. Effectivement, un type nous suivait. Je n'étais pas armé. J'ai dit à Marc : Passe-moi ton revolver et fiche le camp. Il m'a répondu : Attends, tu vas voir. On s'est embusqué dans l'ombre, adossés à la grille d'un square. Quand le type est arrivé à notre hauteur, Marc s'est jeté sur lui, l'a empoigné par la cravate puis l'a balancé tout hurlant par-dessus la grille du square. Je n'ai jamais trouvé chez quelqu'un une telle rapidité de décision et une telle impétuosité dans l'action. Marc était foudroyant.* »

En juin 1943, le comité militaire lui confie le commandement des maquis de Zone Nord, conjointement avec André Brozen-Favereau. Les deux hommes ont plus d'une affinité mais un caractère également difficile. Brozen-Favereau, fidèle de l'*Action Française*, est le rejeton d'une illustre lignée de marins. Lui-même a préparé l'Ecole Navale, mais a été contraint de renoncer à cause d'une acuité visuelle insuffisante. (Ces hommes, unis par une même tradition familiale, et dont les parents ont servi sur le même bateau. Secrètes résonnances, fils invisibles qui parcourent la trame de la Résistance). Brozen-Favereau rencontre O'Neill au domicile de Touny : « *Ce premier contact est inoubliable. Son regard gris vert, le chapeau cassé sur*

*une silhouette distinguée, mais très aventureuse. Le chic d'O'Neill était extrême. Une séduction irrésistible. Il m'a énormément plu au départ, puis, j'ai été un peu dépassé par son côté fracassant. Quant il s'agit de monter un service sur trente-huit départements, il faut une certaine organisation et une certaine prudence. »*

Un évènement d'une importance considérable, et qui est pratiquement ignoré de tous les historiens (l'abbé Guillaume et le *Journal du Maquis* n'en parlent pas) se déroula au cœur de la forêt d'Orléans à l'occasion d'une rencontre entre Roland Farjon, chef important de résistance, qui avait trahi tous ses amis, et le colonel O'Neill. Après une enquête extrêmement minutieuse, Gilles Perrault, sur de nombreux témoignages, a pu donner en termes dramatiques le récit de cette rencontre particulièrement importante qui eut pour cadre la forêt des Loges au cours des évènements tragiques de la dernière guerre. Nous nous bornerons à rapporter ici ce texte peu connu, que Gilles Perrault a lui-même publié d'après les confidences des rares témoins : Maurice Clavel, Sylvia Montfort (l'actrice était alors la compagne du romancier Maurice Clavel, avant que l'un et l'autre fussent connus du grand public. En ce temps, ils dirigeaient la clandestinité régionale. Voici le texte de ce récit capital qui marque l'une des heures les plus passionnantes de l'histoire de la forêt d'Orléans pendant la dernière guerre.

Témoignage de Maurice Clavel, en date du 9 octobre 1973 :

*« Peu après le débarquement, je vois arriver Fred Guézé et, derrière lui, Roland Farjon. Guézé m'annonce : - Roland s'est évadé. Je suis tombé dans ses bras. Il était à peu près le même homme que lors de notre première rencontre, à La Reine Christine, et paraissait en forme. Il m'a raconté qu'après son évasion, il avait passé huit jours à manger, allongé, pour se remettre de ses fatigues. Moi, pendant quelques secondes, j'ai vécu une sorte de drame personnel. Puis, j'ai dit à Roland : - Tu n'as plus le temps de renouer tes contacts avec le Nord. Tu prends tout, ici, et je suis ton adjoint. Il a refusé avec une brusquerie sourde : Non, je suis un corps-franc. Donne-moi dix hommes. Je veux me battre. » C'était son leit-motiv : Dix hommes et me battre. J'avais le gros de mes maquis autour de Nogent-le-Rotrou, et j'ai envisagé de lui confier le commandement d'un commando en forêt de Senonches, où étaient installés d'énormes parcs à munitions allemands. C'était dangereux. Je l'en ai prévenu. Il m'a répondu : Je veux le danger!*

*J'ai immédiatement signalé à Marc la présence de Roland. Notre liaison était assurée par Le Roy-Ladurie. Marc m'a convoqué par téléphone pour le lendemain : « Je t'attends dans une auberge entre Chateaufort-sur-Loire et Sully-la-Chapelle. Je sais que c'est un peu*

*rapide, mais vous aurez à l'arrivée un grand feu de bois et des poulets grillés. Nous sommes partis à trois : Sylvia, Roland et moi. Cent trente kilomètres à vélo dans la matinée, et sous un véritable déluge. Il fallait pousser Roland ; qui n'était quand même pas très en forme. Nous étions soutenus par la perspective du feu de bois et des poulets. La randonnée a duré cinq ou six heures.*

*A deux kilomètres de l'auberge, nous voyons un gars sortir de la forêt et nous faire signe de prendre un chemin de traverse. Les Aliemands étaient à l'auberge... On a rejoint Marc dans une clairière. Au lieu des poulets annoncés, ce fut un quignon de pain, le cul dans l'herbe mouillée. On a mangé en riant de la pluie, des poulets, de la déception. Roland était tout-à-fait normal. Moi, je me disais que Marc nous avait certainement convoqués pour confier à Roland le commandement de l'Eure-et-Loir.*

*Finalement, Marc dit à Roland : Viens un peu par ici. Ils vont discuter derrière un grand arbre, à dix ou douze mètres de Sylvia et de moi. Nous n'entendions rien. C'est bref : trois à cinq minutes. Puis ils reviennent. Marc paraît de très bonne humeur, il est très amical envers Roland, à qui il donne de très grandes bourrades dans le dos, et me crie : « C'est lui qui a raison ! Ce qu'il lui faut, c'est dix hommes. Et que ça saute ! Ça lui fouettera le sang à ce gros lard ! Sur le moment, je n'y comprends rien et je dois avoir l'air complètement idiot. J'étais vraiment persuadé qu'ils avaient discuté qu'ils avaient discuté de secrets militaires, ces deux grands patrons ; et que j'allais passer sous le commandement de Roland. Mais enfin, bon, nous avons autre chose à faire qu'à épiloguer : un tas de détails à régler avec Marc...*

*Plus tard, après la Libération, Marc m'a tout expliqué : j'avais dans les mains, m'a-t-il dit, un télégramme de Londres m'ordonnant de l'abattre. Je n'ai pas eu le temps d'en faire état parceque, d'emblée : Roland m'a dit : - Marc, je t'ai donné. Je lui ai répondu : - Embrasse-moi. » Nous nous sommes embrassés.*

*Marc, c'était la générosité, le pardon et le rachat. Il était absolument sûr de la volonté de rédemption de Roland, qui voulait se faire tuer. Je dis que cette scène a été sublime et j'approuve tout-à-fait Marc. Son absolution était d'autant plus extraordinaire que si Roland avait été encore un traître, tous mes maquis sautaient. Par déférence, je lui avais tout dit, tout expliqué. Roland savait absolument tout. Rétrospectivement, bien sûr, je me dis : « Tant d'opérations avec un mouton de la Gestapo chez moi... ». Mais, encore une fois, j'approuve Marc et je ne lui en ai jamais voulu de m'avoir fait courir ce risque sans même m'en avertir »*

Le 19 novembre 1973, cinq semaines après m'avoir reçu, ajoute Gilles Perrault, Maurice Clavel consacra sa tribune hebdomadaire du *Nouvel Observateur* à la critique d'une dramatique télévisée tirée d'un excellent roman d'André Pierrard. Il s'agissait d'une histoire de ce temps-là. Un médecin résistant, pour sauver sa femme dérobée par la Gestapo, accepte de livrer trois des siens. Les F.T.P. alertés, exécutent le médecin malgré les instances d'un camarade, également amoureux de l'épouse, qui plaide pour l'envoi dans un maquis. Clavel raconte sa dispute avec les jeunes qui avaient regardé l'émission en sa compagnie, son rappel des lois implacables de la clandestinité, et je commençais à tonner contre la déliquescence sentimentale, quand on me demanda soudain : Qu'aurais-tu fait ? Je répondis : « Comme eux. » Je ne fus pas populaire. Et puis, je me souvins que j'avais fait le contraire, ou presque. » Clavel, sans citer de nom, relate ensuite l'arrivée de Roland au maquis et la scène dans la clairière. « En fait, continue-t-il, il s'était passé, derrière l'arbre, ceci : Marc lui avait montré le télégramme-radio, reçu de Londres, lui enjoignant de l'abattre. L'homme lui avait dit « d'accord », et ajouté : « Marc, je t'ai donné. » Marc avait aussitôt répondu : « Embrasse-moi ! » et jeté le télégramme... En nous quittant, Marc me prit à part et murmura : « T'en fais pas. Il va bien faire », ou « Il peut encore bien faire. » Quelque chose comme cela. Je confiai à cet homme tout un maquis, assez isolé des autres, ce fut ma seule prudence. Mais il savait toujours où me trouver. Il accomplit de tels exploits que ses soldats le soupçonnaient de chercher la mort. Il ne l'eut pas, pas encore. A la Libération, quand on vint l'arrêter, il se suicida. Il paraît qu'en prison il avait donné soixante-sept camarades...

Je sais bien qu'il existe des baisers de Judas, mais je suis sûr que l'accolade de Marc nous avait tous mis hors de danger. J'avais confiance en Marc, qui lui avait fait confiance pour le rachat. Cette chaîne de foi était au-dessus des lois de la Résistance. »

O chaîne de foi plus lourdes à porter que les chaînes de fer ! O ma pauvre chaîne d'arpenteur à mesurer la trahison... Soixante-sept camarades, dites-vous ? Pourquoi pas ? La félonie de Roland est si vaste demeure que chacun peut la meubler à sa fantaisie. La presse communiste est jadis montée à dix-huit cents. Françoise Pène oscille entre cent cinquante et cinq cents. Yvonne Arthuys descend à dix-sept (vous ayant lu, elle me dira : « C'est une coquille ; il avait certainement écrit dix-sept ») l'estimation générale se situe en moyenne, je peux vous le dire, aux alentours de deux cents ; de sorte qu'avec vos soixante-sept camarades livrés, vous témoignez d'une avarice généreuse. Il est vrai que vous aimiez Roland. Quel Roland ? Cet homme a-t-il existé ? Je me prends parfois à en douter. Ma lanterne n'éclaire que le reflet

*des fantasmes d'autrui. Un être habité ; mieux, squatterisé. Chacun s'y loge à son aise tant le mythe est spacieux. Monique et ses enfants lisant cet article, touchés au cœur, et murmurant : « Lui aussi... » Deux ou trois cents personnes en France sachant de qui il était question, et dont dix me diront ensuite : « Vous avez tu Clavel ? Soixante-sept. O'Neill et lui ont été admirables. » J'approuvais de confiance, n'entendant pas grand-chose au mysticisme chrétien. » (Op. cit. pp. 386-388)*

Tel est donc le texte de Gilles Perrault, d'après les témoignages de Madame O'Neill. L'auteur du *Pull-Over rouge* n'évoque, au surplus, que très incidemment l'épisode reproduit en ces pages. En effet, son ouvrage passionnant, *La longue traque*, occupe 526 pages et nous n'avons fait que résumer l'épisode qui se situe en forêt d'Orléans.

La fin de l'aventure de Farjon fut terrible. Cet officier de grande valeur, qui avait trahi, malheureusement, dans un moment de faiblesse était en effet membre d'une grande famille (les célèbres crayons « Baignol et Farjon ») et, au surplus, il était apparenté, par alliance, au général de Gaulle. Le 23 juillet 1945, assez mystérieusement, on découvrit dans la Seine un cadavre qui fut présumé être celui de Farjon. A vrai dire, pour beaucoup d'anciens résistants, Farjon serait toujours vivant (assez jeune, car né en 1920) et il aurait réussi à gagner l'Amérique du Sud. Cette théorie paraît fort peu vraisemblable, puisque Gilles Perrault, dans son ouvrage très sérieux, semble établir que c'est bien Farjon qui se suicida dans la Seine le 23 juillet 1945.

Faut-il le condamner absolument ? Rien n'est moins facile car, même s'il a eu un moment de faiblesse, même si ces instants de faiblesse ont entraîné un nombre incalculable et incalculé de morts innocentes, il faut ajouter, à la décharge de Farjon, que celui-ci voulut se réhabiliter en servant dans les armées françaises jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire depuis la Libération jusqu'à la Victoire du 8 mai 1945. Toujours courageux, voire téméraire aux occasions, Farjon ne trouva pas sous le feu de l'ennemi la mort qu'il eût désiré recevoir et, convaincu par ses camarades rentrant de déportation d'une indiscutable trahison, il préféra se donner la mort comme nous venons de le dire. Néanmoins, pour quelques résistants, cette disparition n'est pas aussi absolument certaine qu'elle semblerait l'être. On a signalé, à différentes reprises, récemment encore, le passage de certains sosies dans quelques aéroports français...

La « longue traque » est-elle vraiment terminée ? L'avenir seul permettra de le savoir et de le dire.

Aujourd'hui, Madame O'Neill évoque les événements avec un attendrissement teinté d'amusement. Que voulez-vous ? C'était sa lune de miel avec l'éblouissant Colonel Marc. Elle a même eu, en pleine forêt, un enfant de Marc, telle Geneviève de Brabant, dans la chanson de geste chère à Proust. Partout, elle a suivi son mari, dont elle était la principale collaboratrice, parlant couramment l'anglais (« j'ai été élevée en Amérique, à Boston, vous savez ? ») et promenant partout sa fidèle chienne Sophie tant et si bien que, dans ses messages officiels pour annoncer attaques ou parachutages, la B.B.C. s'apitoyait *sur les malheurs de Sophie*.

— *Et cette entrevue avec Farjon ?*

— *Je n'ai pas voulu assister à ça. Je savais que ça serait trop laid, trop triste. Marc, le soir même de ce terrible jour, m'a tout dit. La trahison d'un ami, c'est toujours laid, son effondrement aussi...*

Les yeux de la chère dame sont d'un bleu transparent, ceux de la duchesse de **Guermantes**, chez Proust encore. J'ai passé de longues heures avec Madame O'Neill, cette femme délicieusement sensible et spirituelle paraît décidément intarissable, un peu à l'image d'une Madame Geoffrin, d'une Madame du Déffand, ou de cette Madame Dupin qui, jadis, réunissait (- quel tour de force ! -) à cumuler, dans Chenonceau, l'amitié d'un Voltaire et d'un Rousseau...

Il faut entendre cette brillante causeuse évoquer le chef maquisard Maurice Clavel devenu depuis le célèbre écrivain, « myope comme une taupe » et sa filiforme compagne Sylvia Montfort, l'actrice bien connue qui, tous deux, commandaient les maquis d'Eure-et-Loir sous la dépendance du colonel O'Neill et qui se concertaient au P.C. forestier du colonel Marc, près du Gué Girault, à Vitry-aux-Loges...

— *Imaginez la tête des gens du coin...*

— *Oui, j'imagine.*

Il faut encore entendre cette brillante « causeuse » évoquer le Curé-maquisard de Vitry-aux-Loges, l'abbé Visage :

— *Un véritable homme des bois, soutane verdâtre et rapiécée, léguenillée, une barbe de six semaines...*

Drôle de visage ! Et pourtant, un héros très pur, d'un dévouement, d'une débrouillardise dont vous n'avez pas idée ! La première fois que j'e l'ai vu, il avait l'air d'un Raboliot plus que du « vicaire savoyard. »

Elle parle aussi de Leroy-Ladurie. « *Vous savez, le Ministre ?* »

Je pense à Emmanuel Leroy-Ladurie, le professeur, l'auteur de tant d'ouvrages sociologiques estimables.

— *Mais non, c'était son père. A l'époque, le fils était communiste. Il ne l'est plus maintenant, m'a-t-on dit. Mais le père, qui était ministre à Vichy, ministre de l'agriculture...*

— *De Pétain ?*

— *Bien sûr, de Pétain !*

Dès 1942, il a compris. Le forçement de la zone libre et de la ligne de démarcation, la politique de l'aval, lui ont dessillé les yeux. Alors, il s'est présenté à Marc. Et **Marc** l'a pris dans son réseau. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter. Par ses anciennes fonctions ministérielles, il avait des entrées dans les chantiers de jeunesse, auprès des jeunes qui travaillaient dans la forêt ou dans les champs voisins. Un héros. Mieux, un héros intelligent. Ça existe, vous savez ? On a beau dire... Un bref instant, elle rêve. Les yeux bleus s'embrument... Elle pense à Marc sans doute.

— *Mes yeux, j'ai bien failli les perdre. Une cataracte. Ne plus lire, ça serait catastrophique... J'espère vous lire !*

— *Et moi donc ! J'y aspire.*

Elle se reprend.

*Il y aura toujours des manichéens. La résistance, pourtant, ça n'était pas si simple. Il y avait de tout, à Droite comme à Gauche, dans la résistance. Nombre des nôtres, ainsi que je vous l'ai dit, et parmi les chefs les plus importants, ont été trahis par Farjon, qui, pourtant, inspirait confiance. En revanche, Leroy-Ladurie, que beaucoup tenaient pour dangereux, fût un véritable combattant et un grand soldat de l'ombre. Il l'a prouvé de point.*

Voici maintenant le soir qui tombe sur le jardin peuplé de roses moussues, de ces vieilles roses qu'on ne trouve plus de nos jours qu'en de lointains jardins à l'Anglaise, dans la manière de Mary Webb. Ne sommes-nous pas, au fait, dans ce « cottage », un peu en terre anglaise, ou, si l'on préfère, en terre libre ? Il me faut cependant, la mort dans l'âme repartir pour la France occupée ; je veux dire, celle de mes occupations...